

T 301 B

JEAN DE L'OURS

T 301 B, 18

Jean sans peur

La femme d'un cantonnier allant un jour porter à dîner à son mari rencontra un ours énorme qui l'emporta malgré ses cris et ses efforts pour se dégager. Il la mit dans sa caverne dont il referma l'entrée avec une grosse pierre. Deux jours après, la femme qui était enceinte accoucha d'un garçon tout velu qui avait déjà trois dents. L'ours les nourrissait avec une grande exactitude et même se faisait téter par le petit garçon.

Ils y restèrent sept ans. Tout le monde au village la croyait morte ou enlevée par des brigands qui infestaient la forêt. Elle essaya plusieurs fois de renverser la pierre, mais elle ne put y parvenir. Le petit garçon essaya aussi. D'un coup d'épaule, il fit trembler l'énorme bloc mais ils ne purent le renverser. En grandissant, il prenait des forces puissantes et son corps égalait à sept ans celui d'un homme d'âge mûr. Il essaya un peu de temps après, parvint à renverser la pierre. Ils furent libres et se sauvèrent au plus vite, en quittant avec joie cet asile obscur. Ils arrivèrent dans le village où ils étonnèrent beaucoup les gens par leur étrange récit. On s'empressa de baptiser le petit bonhomme qui eut pour parrain le forgeron du village, appelé Jean, dont il porta le nom. On l'envoya à l'école, et six mois après, il en savait plus long que son maître qu'il battit, le jour qu'il se sauva de l'école.

Il fut dire à son parrain de lui faire une canne de voyage, car il voulait partir faire son tour. Le parrain lui en fit une jolie petite [2] qui pesait au moins quinze livres, mais Jean de l'ours, comme ses camarades l'appelaient, brisa cette canne de son petit doigt, lui en commanda une autre qu'il brisa ainsi qu'une troisième. Alors, il se mit à en forger une lui-même, en mettant l'enclume, les marteaux, les clous, tout ce qu'il put trouver, arrondissant le fer avec son poing. Elle pesait, dit-on, mille huit cents livres. Il la souleva d'une seule main, la mit contre son genou, la ployait encore comme une paille.

Il partit. Arrivé dans une vallée qu'il ne connaissait pas, il vit un homme qui jouait à la *pièce-piquée* avec des roues de moulin, l'engagea avec lui pour faire leur tour, tous deux.

Quand ils furent dans une grande forêt, ils virent un homme qui en arrachait les plus gros chênes pour s'en faire un fagot qu'il lia avec un énorme chêne qu'il tordit avec autant d'aisance que s'il se fût agi d'une paille. Les deux compagnons lui donnèrent le nom de Tord-chênes et l'emmenèrent avec eux pour être leur compagnon de voyage.

Un peu plus loin, ils en rencontrèrent un autre qui s'amusait à combler un étang avec une montagne qu'il renversait avec son pied, sous prétexte que la veille il avait mouillé un de ses pieds dans cette méchante mare. On lui donna le nom de Rase-montagne.

Ils partirent tous quatre ensemble. Ils arrivèrent dans un pays où ils demandèrent à loger pour la nuit, mais personne ne se souciait de loger quatre gaillards pareils et on leur indiqua un vieux château abandonné par ses maîtres parce qu'il était hanté par de mauvais esprits. Ils n'y prirent pas garde et y entrèrent tout de même.

Il fut décidé entre eux que trois iraient à la chasse pendant que l'autre ferait le dîner. Une cloche pendue à la muraille devait les avertir de l'heure pour rentrer.

Les trois compagnons partirent, laissant Roue de moulin faire la cuisine. En allumant le feu, il vit un petit bonhomme descendu par la cheminée qui lui offrait ses services comme tournebroche. [Celui-ci] entra aussitôt en fonction, mais il jetait de temps en temps des cendres dans la soupe et sur le rôti, ce qui plaisait médiocrement à Roue de moulin. Il lui donna la plus fameuse paire de gifles qui ait jamais été donnée depuis le commencement du monde, mais il n'eut pas relevé la main que le marmiton, changé en géant de sept pieds [3] huit pouces¹, le prit au collet en le rossant d'importance et finit par le jeter sous le fourneau et disparut.

Les autres compagnons, ayant faim, et n'entendant rien sonner, arrivèrent presque aussitôt et trouvèrent Roue de moulin moitié mort sous le fourneau. Quand il fut relevé, il leur conta qu'il y était tombé si malencontreusement qu'il y était resté, mais du marmiton, pas un mot.

Le lendemain fut au tour de Tord-chênes de garder. Il arriva de lui comme de l'autre : il fut battu et jeté à l'entrée de la cave. Les autres rentrèrent et le trouvèrent aussi blessé que Roue de moulin. Il se garda, lui aussi, de dire la véritable cause de son accident.

Rase-montagne resta à son tour, fut battu et roué de coups, jeté dans la montée du grenier.

Jean resta à son tour faire la cuisine avec le marmiton qui se présenta comme d'habitude pour jeter des cendres dans le dîner. Jean le fustigea, mais il avait trouvé à qui parler. Le marmiton, changé en géant, se défendit comme un vrai démon qu'il était. Mais au coup de la lourde canne, il fut coupé en deux. Jean le pendit à un pommier dans le jardin. Il sonna la cloche, et les autres arrivèrent, bien étonnés de le voir sans aucun mal. Il les emmena dans le jardin pour leur faire voir leur bourreau qui les avait si rudement corrigés. Mais si les morceaux y eussent toujours été, ils les auraient vus.

[Les quatre compagnons] suivirent la trace du sang qui les mena vers un puits caché dans un massif d'arbustes. Ils résolurent ensemble d'y descendre. On tira au sort et ce fut sur Jean que le sort tomba. Il descendit pendant que les autres tenaient la corde. Il emporta sa canne avec lui. Il arriva dans un grand souterrain rempli de bêtes féroces. Jean ne fut pas intimidé, se mit à frapper avec sa canne, à droite et à gauche. Il en fit un carnage affreux.

Il entra dans une belle salle où il vit une belle jeune fille qui lui demanda comment il avait pu arriver jusqu'à elle, gardée comme elle était. Il entra en deux autres chambres successivement et en amena encore deux autres demoiselles qu'il conduisit avec la première à l'ouverture du puits où elles furent [4] remontées au moyen de la corde ainsi qu'une *tonne* d'argent, une d'or et une de diamants.

Quand tout cela fut monté, il se mit dans la cuve où il était descendu. Quand il fut aux trois quarts, les trois gaillards coupèrent la corde et il redescendit plus vite qu'il n'était monté. Il se fit bien mal à une cuisse. Il se releva quand même et reprit sa canne. Il fit le tour du souterrain ; il trouva le petit marmiton blotti dans un coin, qui avait échappé au massacre accompli par la canne. Jean lui dit de le remonter ou sans quoi il ferait usage de son bâton. Le marmiton lui promit tout, lui dit de se mettre à califourchon sur ses épaules et le remonta, lui et sa canne, en moins d'une minute.

Il arriva au château où les trois autres s'étaient sauvés après le coup. Ils étaient en train de préparer leur mariage, ne pensant plus guère à lui. Mais il ne leur en donna pas le temps et [les] força de [lui] dire celui qui avait coupé la corde. C'était Roue de moulin qui avait fait la besogne sans prévenir les deux autres. Il fut tué d'un coup de canne et jeté dans le puits.

Jean se maria avec la jeune fille au[x] diamant[s]. Les deux compagnons prirent les deux autres.

¹ Ms : *qui le*.

Ces jeunes filles étaient trois sœurs, nées d'un roi, qui avaient été enlevées par le marmiteux que Jean avait si maltraité. Jean alla trouver son beau-père dans la capitale où il fut comblé d'honneurs et de richesses. Il succéda à son beau-père sur le trône.

Fin.

Écrit à la plume en 1886 par François Valarché, s.a.i., [Table de mutation par décès. Canton de Corbigny : né à Épiry vers 1833, décédé le 03/06/1888 à Vauclaux à l'âge de 55 ans, marié à Louise Millien (46 ans lors du décès de son époux) née vers 1835. Le couple a eu trois enfants ; lors du recensement de 1881, Jeanne a 19 ans (née vers 1862) ; Edmond, 17 ans (né vers 1864) ; Pauline, 15 ans, (née vers 1866). François Valarché est un cousin éloigné de Millien par alliance]. Titre original. Arch., Ms 55/3. Cahier Valarché/1 p. 2-5

Marque de transcription par P. Delarue.

Présentation par P. Delarue, CNM, p. 276.

Catalogue, I, n° 18, vers. A, p. 119.